

choisir
la cause des femmes

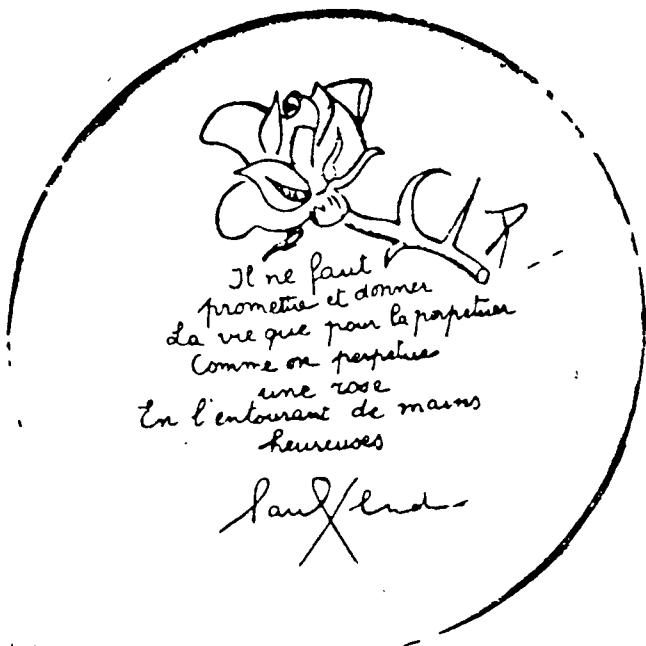
choisir de donner la vie

gisèle halimi:
la liberté des libertés



Extrait de la publication

idéas / gallimard



Il ne faut
promettre et donner
la vie que pour la perpétuer
comme on perpétue
une rose
en l'entourant de mains
heureuses

Paul Eluard

Ces vers de Paul Eluard,
illustrés par Picasso en 1951,
sont la devise de « Choisir »
depuis sa création.

Textes et documents réunis
par la commission de presse de " Choisir "
sous la direction de
DOMINIQUE ELUARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1979.

ALLOCUTION DE BIENVENUE

Mesdames et Messieurs. Par un de ces hasards qui font si bien les choses, le siège de l'U.N.E.S.C.O. abrite votre colloque en même temps que le Congrès International de l'Enfant du Quart Monde. Ainsi, les problèmes de la génération de demain sont-ils simultanément abordés sous des angles différents dans les sociétés de l'abondance comme dans celles de l'indigence, et les interrogations qu'ils soulèvent rejoignent celles des multiples débats organisés sur tous les continents dans le cadre de l'année internationale de l'enfant. Si le système des Nations unies s'est mobilisé pour un an sur ce thème prioritaire, c'est d'abord en raison du fait que des dizaines de millions d'enfants en bas âge ou encore à naître sont aujourd'hui condamnés, si une action déterminée de grande envergure n'est pas entreprise en leur faveur, à la misère, à la maladie, à l'ignorance et bien souvent à une mort rapide; et c'est ensuite parce que des dizaines de millions d'autres, sans être menacés d'un sort aussi cruel, naissent néanmoins dans des milieux familiaux qui sont, pour diverses raisons sociales, culturelles ou psychiques, mal préparés à les recevoir et à les élever, et qui, dès lors, ne leur offrent que peu de chances de s'exprimer, de s'affirmer et d'assumer plus tard pleinement leur vie.

La plupart des sociétés actuelles sont confrontées, à un degré ou à un autre, à certaines — au moins — de ces questions. Et c'est bien pourquoi la tâche d'assurer à tous nos enfants, sans exception, les conditions d'un épanouissement individuel et

collectif, concerne la communauté internationale dans son ensemble.

Mais les solutions qui s'élaborent à cette fin, les finalités qui les sous-tendent et les priorités qu'elles font prévaloir, diffèrent d'une société à l'autre. Elles ne diffèrent pas seulement du fait des écarts qui existent entre leurs produits nationaux bruts, mais aussi, et peut-être surtout, par les systèmes de valeurs qui inspirent dans chacune d'elles les projets gouvernementaux comme les mouvements d'opinion. C'est que la place de l'enfant dans la société, le sens que revêt sa conception aux yeux de ses parents et l'itinéraire qu'il suit depuis sa naissance jusqu'à sa majorité, ne sont pas dissociables de la manière dont cette société se représente son propre devenir, des croyances religieuses et des règles morales qui ordonnent son existence collective. L'enfant étant au carrefour du passé et de l'avenir, porteur à la fois de traditions et d'espérances, sa vie apparaît comme un moment essentiel de la continuité communautaire ou familiale. C'est la raison pour laquelle les questions relatives à la limitation des naissances soulèvent partout de si fortes passions; que l'on soit pour ou contre telle ou telle de ses formes, on fait un choix ontologique aux implications spirituelles et philosophiques décisives. D'où l'impossibilité de trancher un tel choix en fonction d'un critère unique, quelle que soit son importance, et de l'imposer partout et à tous. Ainsi, dans certaines sociétés où la croissance démographique devance de loin la capacité d'assurer un développement équilibré et régulier, les autorités tendent de plus en plus à encourager la planification des naissances, mais leur politique rencontre de profondes résistances psychiques et institutionnelles. Par contre, dans plusieurs sociétés, où la courbe de la natalité est en baisse et où les autorités cherchent à encourager les familles nombreuses, des résistances se font jour en sens inverse. Dans tous les cas, c'est une conception du bonheur de l'enfant qui est en jeu, plutôt liée ici à des valeurs spirituelles et là à des idéaux temporels. Ce qui est certain, c'est que les dispositions sentimentales de sa famille à son égard exercent un effet déterminant sur le cours de sa vie. Un enfant non désiré en souffrira longtemps, même si les conditions matérielles qui lui sont offertes sont bonnes. En revanche, un enfant attendu, aimé et choyé, même dans un milieu pauvre, bénéficie

de quelques-unes des meilleures chances de départ. Le rôle de la mère à cet égard est évidemment essentiel. Son comportement général, ses convictions et ses choix influent très largement sur les équilibres affectif et intellectuel de l'enfant. C'est pourquoi il lui faut pleinement assumer sa grossesse et sa maternité. Si elle subit sa grossesse comme une fatalité et sa maternité comme une charge, c'est à la fois sa propre dignité et le bonheur de son enfant qui sont atteints. Le besoin de s'assumer comme mère est donc inséparable pour elle de son droit de citoyenne. C'est l'une des formes de sa liberté qui, comme toute liberté, est un espace concret à élargir dans le cadre du système de valeurs spirituelles et morales de chacun. Elle ne peut aller à l'encontre de ces valeurs sans miner ses assises mêmes, ainsi que les fondements de tout rapport social harmonieux, et elle ne s'épanouit pleinement que dans la mesure où elle enrichit leur contenu et renouvelle leur signification.

Mesdames et Messieurs, je suis heureux de vous accueillir, au nom de Mr. M'Bow, Directeur Général de l'U.N.E.S.C.O., et je souhaite que vous vous trouviez dans l'ambiance favorable à des échanges d'idées et à des débats constructifs. Merci de votre attention.

M. Rodolfo Stavenhagen

Sous-Directeur Général de l'U.N.E.S.C.O.
pour les Sciences Sociales.

GISÈLE HALIMI

La liberté des libertés

Il y a l'homme. Il y a la femme. Et au-dessus, il y a... l'homme. Ou Dieu, qui, dans tous les cas, est homme.

Depuis des milliers d'années, un pôle a été soumis à l'autre, le féminin au masculin. La femme/nature à l'homme/culture, la femme/es-sence (passive, naturelle) à l'homme/existence (fort, agressif).

L'histoire est pourtant moins simple. Et d'abord double. S'il est vrai que l'identité de la femme s'est forgée en symbiose avec celle de l'homme, c'est aux dépens de la spécificité et des virtualités féminines. Dans le creuset multiple où se mêlaient social, culturel et existentiel, la parole de femme restait sans écho.

Les temps modernes ont inventé les programmes, au sens génétique du terme. La

science devint l'alibi de l'entreprise discriminatoire. On m'explique la différence (traduisez dépendance, infériorité) de ma personnalité. Pour mieux l'aplatir, on parle de complémentarité. Comment protester? Comment contredire? La science, quel pouvoir!

La science pourtant n'est pas neutre. Comme l'explique A. Michel ¹, son discours est masculin. Elle a orienté, en la truquant, la dialectique homme/femme. Et le truquage est d'importance. Car, au-delà de la « question féminine » (Cf. *La Question juive?*) on sait aujourd'hui que la science peut servir plus généralement à des fins de domination, voire de sélection ou d'élimination. Le Professeur F. Jacob avait dénoncé le danger : « Il ne peut s'agir d'utiliser la biologie pour justifier des hiérarchies de valeur posées en a priori », écrivait-il ².

L'histoire s'est faite, depuis toujours, homme. « Je suis aussi l'histoire », dit la femme. Vrai; mais jusqu'ici traduite par les valeurs, la culture et l'histoire masculines, donc totalement occultée. L'homme, à la fois auteur de mon conditionnement et observateur (ambigu) de ma trajectoire est un conteur suspect. Pourtant je ne veux ni

1. *Les femmes dans la société marchande* (P.U.F., 1979).

2. *Nouvel Observateur*, 10 septembre 1979.

faire sécession, ni céder à une quelconque phobie de l'autre. Je veux simplement me retrouver. Et comprendre comment cette histoire, irrémédiablement boiteuse, a fait éclater mon unité. Je veux simplement dessiner mon visage.

« Je suis livré(e), vraiment livré(e) à la réalité d'un miroir qui ne reflète pas mon apparence. Livré(e) à ses désirs. Je me suppose la proie. Sans hier ni lendemain », écrivait Eluard³.

Le progrès, depuis l'âge néolithique, s'est fait aux dépens de la femme. En remplaçant la houe, la charrue élimina la femme du pouvoir d'agent producteur qui était le sien. Les mariages, jadis exogamiques, permettaient aux hommes d'acquérir de nouveaux territoires de chasse. En se refermant sur lui-même, le groupe fit de la femme son instrument de multiplication. Elle fut réduite au rôle de génitrice. En même temps, la guerre remplaça les alliances conclues par les femmes qui jadis, se mariaient « ailleurs ».

Avec l'endogamie, le plus formidable enfermement de la femme était né : l'enfermement sexuel. A la femme, était assigné un destin unique, immuable : perpétuer une société sur laquelle, au demeurant, elle n'avait aucune prise.

3. Paul Eluard, *Les songes immobiles*.

Inexistante juridiquement, morte civilement, niée sexuellement, elle ne pouvait que procréer. C'était à la fois son pouvoir et son asservissement. Paradoxalement c'est en effet la suprématie biologique de la femme en tant que donneuse de vie qui lui valut d'être aliénée de son corps et de son droit au plaisir.

Donner la vie, donner la mort. Reproduire, continuer l'espèce. Ou décider le contraire. C'est peut-être pour nous faire payer le prix de cet immense pouvoir que l'homme décida de faire main basse sur notre corps. La culture, la religion furent ses armes privilégiées. Culture et religion, c'est tout un. Dans des pays comme la France (ou l'Italie, ou l'Espagne) fortement imprégnés des tabous judéo-chrétiens, le substrat culturel religieux est ce qui reste quand un laïc croit avoir tout oublié...

Eve, coupable de tout le malheur du monde est chassée par Dieu Elohim, Dieu l'invectivant : « Je vais multiplier tes souffrances et tes grossesses. C'est dans la souffrance que tu enfanteras des fils. Ton élan sera vers ton mari et, lui, il te dominera⁴ ». Bande dessinée qui continue de faire recette, la métaphore littéraire, politique ou

4. Genèse : 316.

simplement quotidienne (la femme fatale, l'accouchement sans douleur, un mythe étrange?...)
l'utilisent en redites ou variantes.

Il fut d'abord décrété que la procréation était *toute* la sexualité de la femme. Son droit au plaisir n'avait aucune existence. Seul l'acte était d'amour quand un spermatozoïde fécondait un ovule. Une morale sexuelle double donc, et lourde de conséquences : l'homme tel le coq, porté par ses pulsions, allait à sa guise ; la femme, privée de toute méthode contraceptive et réprimée dans l'avortement, subissait... Ainsi ne va pas la vie.

L'économie moderne — alliée objective de l'homme — décréta que le travail de la femme au service de l'homme et des enfants était une production non marchande. Vitale pour la survie du système actuel — le travail domestique ne reproduit-il pas la force de travail de l'homme ? — l'activité de la mère-ménagère vaut, en terme marxiste de marché, *zéro*. Tout se passe comme si le travail domestique était, pour la femme, « une caractéristique sexuelle secondaire »⁵.

Pour durer, pour garder sa cohésion, toute oppression a besoin du consentement de sa

5. Isabel Largaia et John Dumoulin : *Towards a science of women's liberation*.

victime. On entreprit de chanter la femme — *vierge, épouse, mère*. — On voulut dorer ses enfermements; les hymnes à la procréatrice, reine du foyer, devaient normaliser la situation et empêcher la révolte. Balzac ne disait-il pas que « la femme est une esclave qu'il faut savoir mettre sur un trône »?

Tout au long des siècles, les femmes luttèrent... Elles désertèrent les chemins piégés de fleurs et de dépendances. Iconoclastes, elles firent éclater la mise en scène. Par leur lucidité, par ce besoin de s'appartenir. Le pouvoir masculin sévit. Les féministes du XIII^e siècle furent brûlées. L'Histoire les appela sorcières. Pour avoir voulu partager avec les hommes le savoir, la liberté et la connaissance. Elles furent convaincues du crime de sorcellerie : c'est-à-dire d'atteinte à la puissance virile du sexe fort. Et condamnées à mort.

Ainsi conduisit au bûcher toute mise en question du dogme selon lequel la femme n'est qu'une génitrice. L'avortement était évidemment puni de mort et les sages-femmes qui le pratiquèrent, même pour sauver la mère, furent exécutées. Peine de mort pour avortement décidèrent aussi Pétain et Hitler. Non pas pour crime d'hérésie mais parce que l'avortement devenait *objectivement* acte de résistance mul-

tiplé. La femme devait servir l'Etat (en proliférant), le foyer (en assurant gratuitement des services domestiques à l'homme), l'économie (en ne concurrençant pas les demandeurs d'emploi). Les « 3 K »⁶ (église, cuisine, enfants) étaient alors un des fondements du national-socialisme et du fascisme.

Oui, mon corps m'appartient. Mais s'il m'appartient, c'est avant tout que *je suis plus qu'un corps*. C'est que je suis aussi une raison, un cœur, une liberté. Que donc je suis responsable du plus important des choix d'un être humain : donner — ou non — la vie. Cette vie qui ne devient la vie que par le désir que j'en ai. Et qui, à l'inverse, ne sera jamais la vie contre ma propre volonté. Mais un amas de cellules malignes qui — par erreur, oubli ou contrainte — proliférera dans mon corps trahi.

La polémique sur le début de la vie (et le respect qui lui est dû) n'a pas de raison d'être. La croyance religieuse donne la vie — et l'âme en prime — au zygote, c'est-à-dire à la première cellule de l'embryon. Libre à elle. Et nul n'exigera de preuve. La foi est le pari de l'angoisse, Pascal le disait déjà. Et, comme telle,

6. Kirche, Küche, Kindern.

respectable. A condition toutefois qu'elle n'engendre ni contrainte, ni anathème à l'égard des autres. Une foi n'est tolérable que si elle est tolérante.

Pour celles qui croient au ciel, pour celles qui n'y croient pas, donner la vie est la liberté des libertés, celle dont dépendent toutes les autres. Un être humain aliéné physiquement ne peut devenir adulte, donc responsable. Conquérir l'égalité dans le travail, exister à part entière dans la vie politique, culturelle, sociale de la cité exige, pour les femmes, un préalable : s'appartenir. Toutes les luttes de libération sont vaines si les femmes restent dans un état de non-pouvoir sur leur propre corps.

Et si mon corps m'échappe, s'il décide de se dédoubler contre mon gré, contre moi-même, il me faut choisir. Et c'est moi que je choisis. Comme ultime recours contre l'échec et pour retrouver mon homogénéité vitale.

« Respecter la vie, c'est d'abord, me semble-t-il, respecter ceux qui donnent la vie et en tout premier lieu la femme qui, du fond des temps, n'a cessé d'être objet de la volonté de l'homme ou de la raison

d'Etat, et dont la liberté — et singulièrement la liberté de donner la vie — me paraît indispensable pour ouvrir à l'Humanité les chemins de *la vraie vie humaine* »...⁷

... avait déjà dit Jean Rostand, biologiste, de l'Académie Française, témoin au procès de Bobigny en novembre 1972, où la loi sur l'avortement fut mise en accusation.

Au reste, la science peut-elle déterminer exactement le commencement de la vie dans l'embryon?... Non, répond-elle modestement par la voix du professeur François Jacob, Prix Nobel de Médecine, également témoin à ce même procès de Bobigny :

« Et cela pour la bonne raison qu'il n'y a pas de solution à ce problème mal posé. Car il est bien évident, maintenant, que la vie ne commence jamais. Elle continue. Elle continue depuis trois milliards d'années. Un spermatozoïde isolé, ou un ovule n'est pas moins « vivant » qu'un œuf fécondé. Entre l'œuf et le nouveau-né qui

7. *Avortement : une loi en procès. L'affaire de Bobigny*, par CHOISIR (Gallimard/Idées, 1973).

en émergera, il n'y a pas de moment privilégié, pas d'étapes décisives conférant soudain la dignité de personne humaine. Il y a une évolution progressive, une série de failles, de réactions et de synthèses par quoi se modèle peu à peu le petit de l'homme. La personne humaine n'apparaît pas à un moment précis; pas plus que le jour qui se lève. Qui alors a qualité pour décider quand une grossesse doit être interrompue? Certainement pas le biologiste, pas plus que le médecin ou l'évêque ou le juge. Et je ne vois guère que le couple pour avoir un droit quelconque à cette décision... »⁷.

Au demeurant, la vie a-t-elle d'autre importance, d'autre incidence qu'*humaine* c'est-à-dire essentiellement, pour l'enfant comme pour l'adulte, *relationnelle*⁸? La mère, autonome et structurée, est un être relationnel. Le fœtus ne le devient qu'hors le ventre qui le porte, en vertu d'une organisation psychique et morale.

« Ce sera donc pour cette vie-là que nous nous battons... » avait déclaré le professeur Hamburger⁹.

7. *Avortement : une loi en procès. L'affaire de Bobigny*, par CHOISIR (Gallimard/Idées, 1973).

8. *Quand plus rien ne va de soi*, G. Mendel (Laffont 1979).

9. Congrès de morale médicale, Paris 1973.



littérature



philosophie



sciences



sciences humaines



idées actuelles



arts



chroniques

choisir / la cause des femmes choisir de donner la vie g. halimi : la liberté des libertés

"... Oui, mon corps m'appartient. Mais s'il m'appartient c'est avant tout que *je suis plus qu'un corps*. C'est que je suis aussi une raison, un cœur, une liberté, une Histoire. Que, donc, je suis responsable du plus important des choix d'un être humain : donner - ou non - la vie. Cette vie qui ne devient la vie que par le désir que j'en ai. Et qui, à l'inverse, ne sera jamais la vie contre ma propre volonté..."

"Pour celles qui croient au ciel, pour celles qui n'y croient pas, donner la vie est *la liberté des libertés*, celle dont dépendent toutes les autres... Conquérir l'égalité dans le travail, exister à part entière dans la vie politique, culturelle, sociale de la Cité exige, pour les femmes, un préalable : s'appartenir... Toutes les luttes de libération sont vaines si les femmes restent dans un état de non-pouvoir sur leur propre corps..."

(Gisèle Halimi)

CHOISIR DE DONNER LA VIE : le Colloque international de CHOISIR (5, 6, 7 octobre 1979 - UNESCO - Paris) marque un changement qualitatif dans la lutte pour la cause des femmes.

L'intégralité des débats, rapportés ici, constitue une somme de documents et d'éléments de réflexion exceptionnelle.

Extrait de la publication

photo caroline laure.